

ALI HAZELWOOD

Il est champion d'échecs. Elle a juré
de ne plus jamais y jouer.

Check & Mate



ALI HAZELWOOD

Il est champion d'échecs. Elle a juré
de ne plus jamais y jouer.

Check & Mate



ALI HAZELWOOD

**Check
& Mate**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Peronny*

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Check & Mate*

Édition originale publiée aux États-Unis par G. P. Putnam's Sons,
une marque de Penguin Random House LLC, 2023

© Ali Hazelwood, 2023, pour le texte

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024, pour la traduction française

Pour S. A. et H.



PROLOGUE

– *Il paraît que vous êtes le sex-symbol de la génération Z.*

J'en lâche presque mon téléphone.

OK : je lâche vraiment mon téléphone, mais le sauve juste à temps d'une chute fatale dans un bécher plein d'ammoniaque. Avant de promener mon regard autour du labo de chimie en espérant que personne ne m'a vue.

Les autres sont tous occupés à textoter ou à bricoler avec leur équipement. Assise derrière son bureau, Mme Agarwal fait semblant de corriger des copies, mais je la soupçonne de lire une fanfiction érotique avec Bill Nye. Une odeur d'acide acétique potentiellement mortelle flotte jusqu'à mes narines, mais je garde mes AirPods bien enfoncés dans mes oreilles.

Personne ne fait attention à moi ni à la vidéo qui passe sur mon téléphone. J'appuie sur Play pour la relancer.

– *C'était en couverture du magazine Time il y a deux semaines. Une photo de vous, avec ces mots : « Le sex-symbol de la génération Z ». Alors, vous en pensez quoi ?*

Là, je m'attends à voir Zendaya. Harry Styles. Billie Eilish. Les membres de BTS au grand complet, serrés comme des sardines sur le canapé d'un talk-show du soir dans l'extrait vidéo que l'algorithme de YouTube a choisi de me montrer sans me demander mon avis juste après le tuto sur la mesure du pH. Mais je découvre un simple mec. Presque un ado, même. C'est à se

demander ce qu'il fait là, dans le fauteuil en velours rouge, avec son tee-shirt noir, son jean noir, ses cheveux noirs et son air sombre, d'une insondable intensité au moment où il répond d'un ton grave :

– *J'en pense que c'est faux.*

– *Vraiment ?* insiste Jim ou Jimmy ou James, le présentateur.

– *Génération Z, oui,* précise l'invité. *Sex-symbol, pas vraiment.*

Le public réagit au quart de tour, pousse des cris, proteste, applaudit, et je me décide enfin à lire le titre en dessous de la vidéo. *Nolan Sawyer*. Suivi d'une courte bio que je n'ai pas besoin de lire. Son visage ne me disait peut-être rien, mais j'ai l'impression d'avoir toujours entendu son nom.

On l'appelle le Régicide : c'est le numéro 1 mondial des échecs.

– *Vous oubliez un détail, Nolan : l'intelligence est LE nouveau truc sexy.*

– *Peut-être, mais pas chez moi.*

Son ton est si cinglant que je me demande comment son attaché de presse a pu le convaincre de faire cette interview. Mais le public rit, et le présentateur aussi. Il se penche en avant, visiblement sous le charme de ce jeune homme au physique athlétique, au cerveau de chercheur en physique théorique et à la fortune comparable à celle d'un magnat de la Silicon Valley. Un jeune génie atypique et beau gosse, qui refuse de comprendre ce qu'il a de plus que les autres.

Je me demande si Jim-Jimmy-James est au courant des mêmes choses que moi. Des rumeurs. Des bruits qui courent. De ce qui se murmure en coulisses à propos de l'enfant chéri des échecs.

– *En tout cas, les échecs sont devenus sexy. Et c'est grâce à vous. Ce*

sport connaît un engouement sans précédent depuis votre arrivée dans le circuit. Il a suffi que quelqu'un se mette à commenter vos matchs pour en faire un phénomène viral sur TikTok – ChessTok, me souffle-t-on dans l'oreillette –, au point que tout le monde veut maintenant apprendre à jouer aux échecs. Mais reprenons du début : vous êtes un Grand Maître, le titre le plus prestigieux décerné aux échecs, et vous venez de remporter votre deuxième titre de champion du monde face à... Andreas Antonov. Félicitations !

Le présentateur a dû baisser les yeux pour lire le nom sur sa fiche, car les autres Grands Maîtres sont loin d'être aussi célèbres que Nolan Sawyer.

Ce dernier opine. Une seule fois.

– Et vous venez d'avoir dix-huit ans. Quand ça, déjà ?

– Il y a trois jours.

J'ai moi-même eu seize ans il y a trois jours.

Et il y a dix ans et trois jours, je pleurais de joie en déballant mon premier échiquier (en plastique rose et violet). Je jouais dessus toute la journée, je l'emportais partout et dormais avec la nuit.

Aujourd'hui, j'ai oublié jusqu'à la sensation des pions entre mes doigts.

– Vous avez commencé très jeune. Ce sont vos parents qui vous ont appris ?

– Mon grand-père.

Le présentateur semble pris de court, comme s'il ne s'attendait pas à ce que Sawyer évoque ce sujet, mais il se reprend très vite.

– Quand avez-vous compris que vous étiez assez bon pour passer pro ?

– *Le suis-je ? Assez bon ?*

Nouveaux rires du public. Je lève les yeux au ciel.

– *Avez-vous vite compris que vous vouliez devenir un joueur professionnel ?*

– *Oui. J'ai vite compris que je n'aimais rien de plus au monde que remporter une partie d'échecs.*

Le présentateur hausse un sourcil.

– *Rien de plus au monde ? Vraiment ?*

– *Non*, répond Sawyer sans hésiter.

– *Et...*

– Mallory ? (Une main se pose sur mon épaule. Je sursaute et ôte un de mes écouteurs.) Vous avez besoin d'aide ?

– Non, non ! dis-je en souriant à Mme Agarwal avant de ranger mon téléphone dans ma poche. Je finissais juste de regarder la vidéo explicative.

– Alors c'est parfait. N'oubliez pas de mettre les gants avant d'ajouter la solution acide.

– Entendu.

Le reste de la classe a presque terminé l'expérience. Je me mets au boulot et m'efforce de rattraper mon retard. Quelques minutes plus tard, après avoir égaré mon entonnoir et renversé mon bicarbonate de soude, j'arrête enfin de penser à Sawyer ou au son de sa voix quand il a dit qu'il n'aimait rien de plus au monde que les échecs. Et je ne repense plus jamais à lui pendant les deux années qui suivent. Enfin, jusqu'au jour où je me retrouve face à lui pour la première fois.

Et où je le bats à plate couture.

Première partie.

OUVERTURE



CHAPITRE 1

Deux ans plus tard

Easton est assez maligne pour m'attirer dehors avec la promesse d'un bubble tea gratuit. En revanche, elle n'a pas la présence d'esprit d'attendre que je commence à le boire (j'ai opté pour chocolat-mousse de lait) et me balance direct :

- J'ai besoin que tu me rendes un service.
- La réponse est non.

Je prends deux pailles dans le distributeur et lui en tends une, qu'elle feint d'ignorer.

- Mal. Tu ne sais même pas ce que...
- Non.
- C'est pour un match d'échecs.
- Ah.

Je remercie la fille qui m'apporte ma commande. On est sorties ensemble deux ou trois fois l'été dernier, et j'ai de vagues mais agréables souvenirs d'elle. Baume à lèvres parfum framboise. Bon

Iver dans les enceintes de sa Hyundai Elantra. Sa main douce et fraîche sous mon débardeur. Hélas, rien de tout ça ne m'évoque son prénom. Mais elle a écrit *Melanie* sur le gobelet de mon bubble tea, donc je crois qu'on est quittes.

On échange un bref sourire secret, et je me tourne vers Easton.

– Dans ce cas, c'est deux fois non.

– Il me manque quelqu'un. Pour un tournoi en équipe.

– Je ne joue plus aux échecs.

Je jette un œil à mon téléphone. 12 h 09. Dans vingt et une minutes précisément, je dois être de retour au garage. Bob, mon patron, n'est pas ce qu'on peut appeler un homme doux et compréhensif. Parfois, j'ai même des doutes sur le fait qu'il soit un être humain.

– Allons boire ça dehors avant que j'aille passer mon après-midi sous une Chevy Silverado.

– S'il te plaît, Mal, insiste Easton. Ce n'est qu'une partie d'échecs. Tu sais encore comment on y joue !

Quand la prof principale de ma petite sœur, Darcy, a annoncé qu'elle allait envoyer le cochon d'Inde de sa classe de sixième « dans une ferme au nord de la ville », Darcy, qui n'était pas certaine que cette ferme existe vraiment, a décidé de l'enlever – le cochon d'Inde, pas sa prof. Je cohabite avec Goliath le Kidnappé depuis l'an dernier. Une année passée à lui refuser les restes de nos dîners depuis que notre vétérinaire, qui est beaucoup trop cher pour nous, nous a suppliées à genoux de le mettre au régime. Hélas, Goliath n'a qu'à me regarder droit dans les yeux pour que je cède à chaque fois.

Comme Easton. Leur expression dégage la même obstination

bornée.

– Nan. (J’aspire une gorgée de bubble tea avec ma paille. Divin.)
Je ne connais même plus les règles. Il se déplace comment, déjà,
le poney ?

– Très drôle.

– Non, je suis sérieuse. À quoi servent les pions ? La dame
envahit Catane sans passer par la case départ...

– Je ne te demande pas de faire comme avant.

– Je faisais quoi, avant ?

– Tu te souviens quand tu avais treize ans et que tu as battu
tous les autres gamins du Club d’échecs de Paterson, puis les
ados, puis les adultes ? Et qu’ils ont fait venir des gens de New
York pour que tu les humilies ? Je n’ai pas besoin de ça.

J’avais douze ans, en réalité. Je m’en souviens très bien, parce
que mon père se tenait à côté de moi, sa main posée sur mon
épaule, à se vanter auprès de qui voulait l’entendre : « Je n’ai pas
remporté une seule partie contre Mallory depuis qu’elle a eu onze
ans. Extraordinaire, non ? » Mais je ne rectifie même pas l’erreur
d’Easton. Je vais m’asseoir sur un coin de pelouse, à côté d’un
parterre de zinnias entre la vie et la mort. Le New Jersey au mois
d’août n’est la destination préférée de personne.

– Tu te souviens de la fois où j’ai failli faire un malaise pendant
un match d’exhibition ? J’étais à ça de tomber dans les pommes,
tu as demandé à tout le monde de reculer...

– ... et je t’ai donné ma brique de jus de fruits.

Easton s’assied à côté de moi. J’observe à la dérobée son sublime
trait d’eye-liner, puis je baisse les yeux vers mon bleu de travail
taché de graisse et savoure le fait que certaines choses ne

changeront jamais. Easton Peña, la perfectionniste en chef, toujours un nouveau projet dans la tête, et Mallory Greenleaf, sa fidèle complice débraillée. On est dans la même classe depuis l'école primaire, mais on ne se parlait pas vraiment avant qu'elle s'inscrive au Club d'échecs de Paterson l'année de ses dix ans. D'une certaine manière, son caractère était déjà pleinement affirmé. Elle était déjà la personne géniale et têtue qu'elle reste encore aujourd'hui.

« T'aimes vraiment jouer à ce truc naze ? m'avait-elle demandé quand on s'était retrouvées en binôme.

– Pas toi ? lui avais-je rétorqué, sidérée.

– Bien sûr que non. J'ai juste besoin de mettre un maximum d'activités extrascolaires sur mon bulletin. Les bourses universitaires, ça pousse pas sur les arbres. »

Je l'avais mise échec et mat en quatre coups. Depuis ce jour, on est inséparables.

C'est drôle qu'Easton ne se soit jamais passionnée plus que ça pour les échecs mais qu'elle s'y soit accrochée plus longtemps que moi. Quel drôle de triangle amoureux on fait, tous les trois.

– Viens au tournoi, m'ordonne-t-elle. Tu me dois bien ça au nom de ma brique de jus de fruits. Il me faut une équipe de quatre joueurs. Tout le monde est soit en vacances, soit incapable de faire la différence entre les dames et les échecs. Tu n'es même pas obligée de gagner. C'est pour une association caritative.

– Laquelle ?

– Parce que ça a une importance ?

– Bien sûr que oui. C'est pour un lobby d'extrême droite ? Pour financer le prochain film de Woody Allen ? Ou faire avancer la

recherche sur une maladie imaginaire comme l'hystérie ou l'allergie au gluten ?

– L'allergie au gluten n'est *pas* une maladie imaginaire.

– Vraiment ?

– Vraiment. Et le tournoi est pour... (Elle tapote furieusement sur son téléphone.) Bon, je ne retrouve pas le nom, mais est-ce qu'on peut abréger cette conversation ? Tu sais que tu vas finir par dire oui, de toute façon.

Je me renfrogne

– On n'en sait rien.

– Toi, non, peut-être, mais moi oui.

– Je ne me laisse pas manipuler comme ça, Easton.

– Ben voyons.

Elle mâchonne ses billes de tapioca d'un air hargneux, soudain plus grizzly que cochon d'Inde.

Je repense à notre année de troisième, quand elle s'était présentée aux élections des délégués de classe et m'avait convaincue d'être sa suppléante. (On avait perdu. De très loin.) À la fois en seconde où elle m'avait demandé de pirater le compte Twitter de Missy Collins parce qu'elle répandait des rumeurs sur elle. En première, quand j'avais interprété, à sa demande, le rôle de Mme Bennett dans une version comédie musicale d'*Orgueil et Préjugés* adaptée et dirigée par ses soins – à mon corps défendant, et malgré ma palette vocale d'une demi-octave. Et j'aurais sans doute accepté un autre de ses plans à la noix cette année, en terminale, si les choses à la maison n'avaient pas été... disons, tendues sur le plan financier. Et si je ne passais pas tout mon temps libre à bosser au garage.

– Nous savons toutes les deux que tu es incapable de me refuser quoi que ce soit, assène Easton. Alors accepte, qu'on en finisse.

Nouveau coup d'œil à mon téléphone : plus que douze minutes de pause. Cette journée est aussi chaude qu'un bol de soupe, j'ai fini mon bubble tea, et celui d'Easton me fait carrément de l'œil. Melon d'Espagne : mon deuxième parfum préféré.

– J'ai pas le temps.

– Pourquoi ?

– J'ai un rencard.

– Avec qui ? Le collectionneur de plantes carnivores ? Ou le sosie de Paris Hilton ?

– Ni l'un ni l'autre. Mais je trouverai quelqu'un.

– Allez, Mal. Ça nous permettra de passer du temps ensemble avant la fac !

Je me redresse et lui donne un coup de coude.

– Tu pars quand ?

– Dans moins de deux semaines.

– Quoi ? Notre année de terminale vient juste de se terminer, genre...

– Genre, il y a trois mois, tu veux dire ? Il faut que je sois dans le Colorado à la mi-août pour le stage de préparation à la rentrée.

– Oh. (Je me sens comme quand on se réveille de sa sieste pour s'apercevoir qu'il fait déjà nuit.) Oh, dis-je une seconde fois, un peu sous le choc.

Je savais que ça allait finir par arriver, mais entre la mononucléose de ma sœur, la semaine d'hospitalisation de ma mère, la mononucléose de mon *autre* sœur et toutes les heures sup que j'ai accepté de faire au garage, j'ai dû perdre la notion du

temps. C'est terrifiant : Easton et moi avons toujours vécu dans la même ville. Je n'ai jamais passé une semaine sans la voir pour jouer à *Dragon Age*, pour parler de *Dragon Age* ou regarder des let's play de *Dragon Age*.

On aurait peut-être besoin de se trouver de nouveaux hobbies.
Je m'efforce de sourire.

– C'est fou comme le temps passe vite quand on s'amuse.

– Ah bon ? Tu t'amuses ?

Elle me regarde d'un air soupçonneux, et je ne peux pas m'empêcher de pouffer.

– Il n'y a pas de quoi rire, insiste-t-elle. Tu bosses sans arrêt. Quand tu ne bosses pas, tu trimalles tes sœurs en voiture ou tu emmènes ta mère à ses examens médicaux.

Elle se passe la main dans les cheveux sans chercher à se recoiffer, ce qui constitue un bon indicateur de son degré d'exaspération. Sept sur une échelle de dix, je dirais.

– Tu étais la première de la classe, poursuit-elle. Tu es un génie des maths et tu te souviens de tout. Tu as reçu *trois* propositions de bourses universitaires, dont une pour aller étudier à Boulder avec moi. Mais tu as refusé, et tu te retrouves à moisir ici, sans le moindre projet d'avenir. Et tu sais quoi ? C'est ton choix, je le respecte, mais tu pourrais au moins t'autoriser un truc chouette. Un truc qui te ferait plaisir, pour changer.

Je regarde ses joues rouges pendant une poignée de secondes et suis sur le point d'ouvrir la bouche pour lui répondre qu'une bourse finance vos études secondaires mais pas l'hypothèque de la maison, ni le stage de roller derby de votre sœur, ni les croquettes avec un supplément en vitamine C pour le cochon

d'Inde kidnappé par votre autre sœur, bref, tout ce qui est susceptible de diluer la culpabilité poisseuse qui vous colle au fond du ventre. Je me sens vraiment à deux doigts de lui dire. Mais au dernier moment, je détourne le regard... et tombe comme toujours sur mon téléphone.

12 h 24. Merde.

– Faut que je file.

– Quoi ? Mal, tu m'en veux ? Je ne voulais pas...

– Je sais, dis-je en souriant. Mais ma pause est terminée.

– Tu viens à peine d'arriver !

– Ouais. Bob n'est pas très fan des plannings humains et de l'équilibre entre travail et vie privée. Envisageais-tu par hasard de *ne pas* finir ce bubble tea ?

D'un air exaspéré, elle me tend son gobelet. Je pivote sur mes talons en brandissant un poing victorieux.

– Tu me diras, pour le tournoi ? me lance-t-elle.

– J'ai déjà tout dit.

Je l'entends grogner, puis lâcher un « Mallory ! » plus sérieux et chargé de sous-entendus. Je me retourne vers elle, malgré la perspective de me faire hurler dessus par Bob et son haleine nauséabonde de Bob.

– Écoute, soupire-t-elle, je ne t'oblige à rien. Mais les échecs représentaient toute ta vie, avant. Maintenant, tu refuses de jouer, même pour une bonne cause.

– Comme l'allergie au gluten, tu veux dire ?

Elle lève les yeux au ciel, et j'éclate de rire avant de repartir en pressant le pas. J'arrive juste à l'heure, sur le fil. Je récupère mes outils avant de disparaître sous la Silverado quand mon

téléphone se met à vibrer. C'est la capture d'écran d'un flyer, sur lequel je lis : « Tournoi par équipes du Club Olympic. New York City. En partenariat avec Médecins sans frontières. »

Ça me fait sourire.

MALLORY : OK je valide l'asso caritative

BRET EASTON ELLIS : Je te l'avais dit. Et aussi :

Elle m'envoie un lien vers la page WebMD consacrée à l'allergie au gluten. Qui existe, apparemment.

MALLORY : OK, donc c'était vrai

BRET EASTON ELLIS : Je te l'avais dit.

MALLORY : t'es consciente que c'est toujours ta réponse à tout ?

BRET EASTON ELLIS : Non, c'est plutôt « J'avais raison ». Bon, tu participes au tournoi ?

Je m'appête à lui répondre « non ». En lui rappelant bien pourquoi j'ai décidé de ne plus jamais jouer aux échecs.

Puis je l'imagine, partie à la fac durant des mois, et moi ici, seule, en train d'essayer de parler du dernier let's play de *Dragon Age* avec quelqu'un qui a juste envie de me peloter. Je l'imagine de retour chez elle pour Thanksgiving, peut-être les cheveux rasés sur les côtés, convertie au véganisme ou accro à l'imprimé vache. Peut-être métamorphosée en quelqu'un d'autre. On se donnera rendez-vous dans nos endroits préférés, on bitchera sur nos ennemis préférés, mais ce ne sera plus pareil, parce qu'elle se sera fait de nouveaux amis, qu'elle aura vu d'autres choses et emmagasiné des souvenirs tout neufs dans sa tête.

Une peur soudaine me transperce la poitrine. Peur qu'elle change, qu'elle s'épanouisse et ne soit plus jamais la même. Alors

que je croupirai ici. À Paterson. On n'aura pas besoin de se le dire : on le saura.

Je finis par répondre.

MALLORY : OK, mais ce sera mon dernier tour de piste

BRET EASTON ELLIS : Tu vois ? J'avais raison.

MALLORY : 👉

MALLORY : pour la peine tu emmèneras mes frangines à leurs activités la semaine prochaine pour que je puisse faire des heures sup

BRET EASTON ELLIS : Ah non non non.

BRET EASTON ELLIS : Tout ce que tu voudras mais pas ça.

bret easton ellis : Elles me FOUTENT LA TROUILLE.

MALLORY : 😈

– Eh, Greenleaf ! T'es pas payée pour aller sur Instagram ou t'acheter des tartines à l'avocat. Au boulot.

Je soupire. Intérieurement.

– Tu te trompes de génération, Bob.

– Je m'en fous. AU BOULOT.

Je range mon téléphone dans la poche de mon bleu de travail, et je m'y mets.

– Mal, Sabrina m'a pincé le bras et m'a dit que j'avais une haleine de cul !

– Mal, Darcy m'a bâillé en pleine tronche avec son haleine de cul !

Je fais comme si je n'avais rien entendu et je continue à préparer les flocons d'avoine de mes sœurs. Pour Sabrina : cannelle, lait écrémé – « sans sucre ou je te tue, Mal – manger

sain, ça te parle ? ». Pour Darcy : beurre de cacahouètes, pâte à tartiner au chocolat, banane et « tu me mettras plus de pâte à tartiner, steuplé ? J'aimerais prendre trente centimètres avant d'entrer en quatrième ».

– Mallory, Darcy m'a pété dessus !

– Non, c'est Sabrina la sale peste qui s'est collée juste devant mes fesses !

Par réflexe, je lèche la cuillère de la pâte à tartiner tout en rêvant de verser du dissolvant dans leurs céréales. Juste une goutte. Allez, deux.

Il y aurait certains inconvénients, bien sûr. Comme le décès regrettable des deux êtres que j'aime le plus au monde. Mais les avantages ? Incomparables. Finies, les morsures aux orteils en pleine nuit de la part d'un Goliath probablement enragé. Finies, les insultes pour avoir lavé le soutif rose de Sabrina, avoir mal rangé le soutif rose de Sabrina, avoir soi-disant volé le soutif rose de Sabrina, ou ne pas savoir où se trouve le soutif rose de Sabrina. Et finis, les posters de Timothée Chalamet qui me toisent d'un air flippant.

Rien que moi, aiguissant tranquillement mon couteau dans le silence paisible de ma cellule de prison du New Jersey.

– Mallory, Darcy n'est qu'une sale vipère qui...

Je lâche la cuillère et fonce vers la salle de bains. Il me faut environ trois pas pour parcourir cette distance. La villa Greenleaf ne bénéficie pas d'une superficie immense, et elle est plutôt mal agencée.

– Si vous ne vous taisez pas, dis-je de la voix la plus menaçante dont je suis capable à 8 heures du matin, je vous emmène au

marché et je vous échange contre votre poids en raisin Cotton Candy.

Il s'est passé un phénomène curieux, l'an dernier : presque du jour au lendemain, mes deux petits choux à la crème, qui étaient les meilleures amies du monde, sont devenues rivales et harpies. Sabrina a eu quatorze ans et s'est mise à se comporter comme si elle était trop cool pour avoir le moindre lien génétique avec nous. Quant à Darcy, elle a eu douze ans et... est restée égale à elle-même. Toujours le nez dans les bouquins, toujours aussi mûre et beaucoup trop observatrice pour son bien. Raison pour laquelle, je crois, Sabrina a pioché dans son argent de poche afin de s'acheter un verrou et la virer de la chambre qu'elles partageaient. (J'ai recueilli Darcy dans la mienne, d'où les morsures de cochon d'Inde et les yeux de Timothée Chalamet qui me suivent partout comme ceux de la Joconde.)

– C'est bon, soupire Darcy. On se détend, Mallory.

– Ouais, Mallory. Lâche-nous, OK ?

C'est vrai. J'oubliais : le seul moment où ces deux ingrates parviennent à s'entendre, c'est quand elles se liguent contre moi. Ma mère met ça sur le compte de la puberté. Je penche plutôt pour l'hypothèse de la possession démoniaque, mais qui sait ? Ce dont je suis sûre, en revanche, c'est que les supplier, fondre en larmes ou ne serait-ce qu'essayer de raisonner avec elles ne mène jamais à rien. Le moindre signe de faiblesse de ma part est aussitôt récupéré, exploité, et se transforme inéluctablement en séance de chantage pour que je leur achète des trucs ridicules, comme des coussins Ed Sheeran à taille réelle ou des toques universitaires pour cochons d'Inde. *Régner par la peur*, telle est ma

devise, désormais. Ne jamais négocier avec ces deux requins anarchiques, bourrés d'hormones et assoiffés de sang.

Mon Dieu, je les aime tellement que j'en pleurerais.

– Maman dort, leur dis-je entre mes dents. Si vous ne la fermez pas, je jure de vous écrire *haleine de cul* et *sale vipère* au feutre indélébile sur le front et de vous obliger à sortir dans la rue comme ça !

– À ta place j'y réfléchirais à deux fois, me rétorque Darcy en me menaçant de sa brosse à dents. Sinon, on te balance aux services sociaux.

– Voire à la police, renchérit Sabrina.

– Elle aura les moyens de se payer une défense ?

– Tu plaisantes ! Bonne chance avec ton avocat commis d'office sous-payé et au bord du burn-out, Mal.

Je m'appuie contre l'encadrement de la porte.

– Ça fait plaisir de vous voir enfin d'accord !

– On a toujours été d'accord sur le fait que Darcy a une haleine de cul.

– C'est faux ! Et toi, t'es qu'une...

– Si vous réveillez maman, je vous plonge la tête dans la cuvette des chiottes et je tire la chasse...

– Je suis réveillée ! Inutile de boucher les canalisations, ma chérie.

Je me retourne. Ma mère arrive en clopinant le long du couloir, un peu vacillante sur ses jambes, et cette vision me fend le cœur. Les matinées sont dures depuis un mois. Depuis le début de l'été, pour être honnête. Je coule un regard en direction de Darcy et Sabrina, qui ont au moins la décence de prendre un air contrit.

– Maintenant que je suis debout avec les poules, aurais-je droit à un câlin de mes poupées russes préférées ?

Ma mère plaisante souvent sur le fait qu'avec nos cheveux blonds, nos yeux bleu foncé, nos pommettes rondes et nos visages ovales, mes sœurs et moi ressemblons au même modèle décliné en trois tailles. Disons que Darcy a reçu toutes les taches de rousseur et que Sabrina a opté pour le look californien. Quant à moi, s'il n'y avait pas autant de fringues hippie chic à cinq dollars à la friperie, je n'aurais pas l'air de vouloir m'habiller comme Alexis Rose dans la série *Shitt's Creek*. Mais il ne fait aucun doute que les sœurs Greenleaf sortent toutes du même moule – et pas celui de ma mère, à en juger par ses cheveux noirs (aujourd'hui parsemés de gris) et son teint hâlé. Si ça la contrarie qu'on tienne autant de notre père, elle ne l'a jamais dit.

– Alors, les filles, quoi de prévu aujourd'hui ? demande-t-elle en serrant Darcy dans ses bras avant de passer à Sabrina. Tu as entraîné ?

Sabrina se renfrogne.

– Ça ne commence pas avant la semaine prochaine. Mais je ne risque pas d'y aller si personne ne règle les frais d'inscription à l'asso de roller derby avant vendredi...

– Je le ferai d'ici là, dis-je. C'est promis.

Elle me jette un regard méfiant. Comme si je lui avais trop souvent brisé le cœur à cause de mon misérable salaire de mécanicienne.

– Pourquoi pas maintenant ?

– Parce que j'aime te torturer, comme une araignée avec sa proie. Et parce que je vais devoir faire des heures sup au garage

pour avoir suffisamment d'argent.

Ses yeux se réduisent à deux fentes.

– Tu n'as pas de quoi payer, c'est ça ?

Mon cœur s'arrête de battre un quart de seconde.

– Bien sûr que si.

– Parce que *concrètement*, je suis une adulte. Et McKenzie travaille au truc qui vend des yaourts glacés, donc je pourrais lui demander...

– Tu n'es pas une adulte. (L'idée que Sabrina se fasse du souci pour l'argent me rend malade.) Il paraît que tu es plutôt une sale peste.

– Puisque c'est le moment des réclamations, intervient Darcy, la bouche pleine de dentifrice, Goliath est toujours seul et déprimé, et il aurait bien besoin d'une copine.

Je calcule mentalement le nombre de crottes que produiraient deux Goliath. Beurk. Je change de sujet.

– En tout cas, Easton a gentiment proposé de vous conduire à vos activités la semaine prochaine. Et je ne vous demande pas de vous montrer gentilles ou normales ni même polies avec elle, car j'aime bien la torturer, elle aussi. De rien.

Je sors de la salle de bains, non sans noter le regard réjoui qu'échangent mes deux sœurs. L'amour et le culte qu'elles vouent à Easton sont bien connus et documentés.

– Tu es très jolie, aujourd'hui, me dit maman dans la cuisine.

– Merci. Regarde, je me suis même passé du fil dentaire, dis-je en lui montrant mes dents.

– Très chic. Tu t'es douchée, aussi ?

– Du calme. Je ne suis pas influenceuse beauté, non plus.

Ça la fait rire.

– Tu ne portes pas ta salopette, fait-elle remarquer.

Je baisse les yeux vers mon tee-shirt blanc enfoncé dans la ceinture de ma jupe jaune à broderies.

– Ça s'appelle un bleu de travail. Mais merci d'essayer quand même. En effet, je ne vais pas au garage, aujourd'hui.

– Tu vois quelqu'un ? Ça faisait longtemps.

– Non. J'ai promis à Easton de...

Je ne finis pas ma phrase.

Ma mère est géniale. C'est la personne la plus douce, la plus patiente que je connaisse. Elle n'aurait sans doute aucun problème avec le fait que je participe à un tournoi d'échecs. Mais elle marche avec une canne, ce matin. Ses articulations ont l'air gonflées et enflammées. Et je n'ai pas prononcé le mot fatidique – celui qui commence par la lettre é – depuis trois ans. Pourquoi tout gâcher maintenant ?

– Elle part pour Boulder dans deux semaines, donc je lui ai promis qu'on irait se balader à New York toutes les deux.

La tristesse envahit ses traits.

– J'aurais tant aimé que tu reviennes sur ta décision de ne pas aller à la fac.

– Maman..., je proteste en prenant mon ton le plus chagriné.

L'expérience m'a appris quel était le meilleur moyen pour que ma mère me lâche à ce sujet : me comporter comme si je n'avais tellement pas envie d'aller à la fac que chaque fois qu'elle en parle je me sens mortellement heurtée par son refus de respecter mes choix. Ce n'est pas tout à fait vrai, et je n'aime pas lui mentir, mais c'est pour son bien. Je ne veux pas que ma famille

se sente redevable envers moi ou responsable de mes décisions. Personne ne doit culpabiliser pour moi, car ce n'est la faute de personne.

Seulement la mienne.

– Excuse-moi. Je suis contente que tu passes du temps avec Easton.

– Ah bon ?

– Bien sûr. Vous êtes jeunes. Profitez-en, faites des trucs de votre âge, ajoute-t-elle avec un regard plein de nostalgie. Ça me fait plaisir de te voir t'amuser un peu... YALO, quoi !

– C'est YOLO, maman.

– Tu es sûre ?

J'éclate de rire, prends mon sac et l'embrasse sur la joue.

– Je reviens ce soir. Ça ira, toute seule avec les harpies ? J'ai laissé trois options de menu au frigo. J'ajoute que Sabrina a été horrible la semaine dernière, donc si McKenzie ou une autre de ses copines l'invite, c'est *non*.

– Tu sais que tu es ma fille, toi aussi ? Et que tu n'es pas censée élever tes sœurs avec moi ?

– Hé, dis-je en feignant d'être vexée, parce que je ne fais pas du bon boulot, peut-être ? Tu voudrais que j'écrase plus de comprimés de Benadryl dans leurs bols de céréales ?

Mon but était de la faire rire à nouveau, mais elle se contente de secouer la tête.

– Je n'aime pas le fait d'être surprise que tu t'accordes un jour de congé. Ni de voir Sabrina se tourner vers toi quand elle a besoin d'argent. Ce n'est pas ton rôle.

– Maman. Tout va bien, je t'assure, dis-je en lui adressant mon

plus beau sourire.

Ce n'est pas tout à fait exact. Que tout va bien, je veux dire.

Ça va même plutôt mal si on considère que ma famille connaît par cœur l'article de Wikipédia consacré à la polyarthrite rhumatoïde. Qu'on peut déterminer si la journée va être bonne ou mauvaise rien qu'aux traits tirés de notre mère. Que l'an dernier, j'ai dû expliquer à Darcy que *chronique* signifiait « à vie ». Incurable. Pour toujours.

Ma mère est (une excellente) rédactrice médicale et titulaire d'un master en biologie. Elle a écrit des brochures sur l'éducation sanitaire, des documents officiels pour le ministère de la Santé et des dossiers de demande de bourse qui ont valu à ses clients de remporter des millions de dollars. Mais elle travaille en free-lance. Tant que mon père était là et qu'elle pouvait travailler régulièrement, ce n'était pas un problème. Hélas, la situation a changé. Certains jours, elle souffre tellement qu'elle peut à peine sortir de son lit, et son épineux dossier de demande d'invalidité auprès de la Sécurité sociale a déjà été refusé quatre fois. Je peux au moins faire en sorte de lui faciliter un peu les choses.

Alors oui. Peut-être. Que tout ira bien, je veux dire.

– Repose-toi, OK ? dis-je en lui caressant la joue et en regardant les cernes grisâtres sous ses yeux. Retourne te coucher. Les deux harpies se débrouilleront toutes seules.

Au moment de sortir, j'entends Sabrina et Darcy se chamailler dans la cuisine. Je note dans mon pense-bête mental que je devrais refaire des stocks de dissolvant quand j'aperçois la voiture d'Easton tourner au coin de la rue. Je lui fais signe en trottinant à sa rencontre.

Et c'est ainsi que commence le reste de ma vie.



UN MOT DE L'AUTRICE

L'étude sur les stéréotypes de genre et les performances aux échecs à laquelle fait allusion Defne dans le livre existe bel et bien. Elle a été publiée par Maass et al. en 2008 dans le *European Journal of Social Psychology*, et a été reproduite par d'autres groupes de recherche tout au long de la décennie suivante. Pour l'anecdote, c'est la lecture de cette étude qui m'a fait m'intéresser aux échecs.

En 2008, alors que je cherchais encore quel serait le sujet de mon mémoire de master, j'ai découvert dans l'un de mes cours le concept de menace du stéréotype : quand des gens se retrouvent dans des situations où leur groupe social souffre d'un stéréotype d'infériorité, ils ont davantage de chances d'échouer ; je vous recommande vivement de lire l'étude originale de Claude Steele, ainsi que les publications du groupe de recherche de Nalini Ambady, mais si ces textes ne sont pas en accès libre, n'hésitez pas à vous rabattre sur la page Wikipédia. Je me suis tout de suite intéressée à cette idée, et j'ai été ravie de découvrir qu'il existait un groupe de recherche consacré à la menace du stéréotype dans mon université. Je me suis plongée dans leurs publications en

espérant convaincre un des profs de me prendre à bord, je suis tombée sur l'étude consacrée aux échecs, et le reste appartient à l'histoire.

OK, peut-être pas à l'Histoire avec un grand H, mais les échecs ne m'étaient pas totalement inconnus. J'avais appris à y jouer (très mal) durant mon enfance, mais je ne m'étais jamais intéressée à la question des joueurs. Je ne savais rien de la disparité hommes-femmes dans le monde des échecs, mais dès que j'ai commencé à en prendre conscience, j'ai eu envie de m'attaquer à cette question. L'idée d'un roman lié au milieu des échecs m'a trotté dans la tête pendant des années – jusqu'en 2021. J'attendais avec beaucoup d'appréhension la publication de ma première fiction pour adultes, quand est enfin venu le moment d'écrire « mon livre sur les échecs ».

J'ai un aveu à faire : j'ai pris beaucoup (BEAUCOUP) de libertés pour les besoins de l'intrigue (oserai-je dire que le récit passe avant le réalisme ?), et si vous les avez repérées... toutes mes excuses. J'espère que vous avez quand même pris plaisir à lire l'histoire de Mallory et Nolan.

(Et pour ceux qui se poseraient la question : oui, le prof a fini par accepter ma candidature !)

REMERCIEMENTS

Ce doit être mon cinquième ou mon sixième livre (OMG !!) et j'ai un peu épuisé tous les trucs sympas pour présenter mes remerciements à la fin, donc les voici cette fois sous forme de liste :

- Thao Le, mon agente, qui a trouvé les mots justes pour m'encourager et me dire qu'il était temps que je m'attelle enfin à ce roman sur les échecs. Ce n'est pas pour me la jouer « discours de remerciement aux Oscars », mais elle est vraiment mon roc dans ce monde impitoyable qu'est celui de l'édition. Je crois pouvoir dire que sans elle, je périrais telle une petite taupe exposée aux éléments les plus cruels.

- Sarah Blumenstock, mon éditrice allergique aux paragraphes, qui a accepté de faire ce pas de côté en fiction jeunes adultes avec moi alors qu'elle ne publie que des romans pour adultes (comme si elle n'était pas au courant de mon angoisse paralysante et de ma phobie du changement).

- Liz Sellers. C'est elle qui m'a inspiré tous les jeux de mots sur les surnoms de joueuse d'échecs, au fait. Je crois qu'il faut

l'embaucher à la tête du service communication de Penguin Random House !

- Polo Orozco, qui nous a donné, à Sarah et moi, de précieux conseils pour peaufiner ce livre, le tirer vers le haut et lui apporter les meilleurs lecteurs possibles.

- Mon équipe marketing et communication à Berkley : Bridget O'Toole, Kim-Salina I, Tara O'Connor, Kristina Cipolla. Merci pour tout ce que vous faites, merci de comprendre mon travail, alors que je ne comprends toujours pas moi-même la distinction entre marketing et communication.

- Christine Legon et Natalie Vielkind, mes responsables littéraires, ainsi que Jennifer Myers, ma responsable de fabrication, et Laurel Robinson, ma préparatrice de copie.

- Lilith, qui a illustré (une fois de plus) la couverture parfaite de ce livre, parce qu'elle peut tout faire, surtout le meilleur, ainsi que Vikki Chu et Rita Frangie, qui ont réalisé le design de la couverture.

- Cindy Hwang (mon éditrice en chef) et Erin Galloway (mon attachée de presse en chef). Vous êtes les meilleurs.

- Tout le monde chez Berkley et Putnam Young Readers.

- Tout le monde chez SDLA, en particulier Andrea Cavallaro, Jennifer Kim et Jess Watterson.

- Mes délicieuses agentes pour les droits cinéma, Jasmine Lake et Mirabel Michelson.

- Mes potes. Vous vous reconnaîtrez, et vous devez en avoir marre de lire vos noms à la fin de mes livres, de toute manière.

- Taylor Swift. Tu sais bien pourquoi, Taylor.

ALI HAZELWOOD



© Justin A Murphy

Autrice de plusieurs best-sellers dont *The Love Hypothesis* et *Love on the Brain*, Ali Hazelwood écrit également des articles de recherche sur les neurosciences, dans lesquels personne ne s’embrasse et où on ne vit pas toujours heureux avec beaucoup d’enfants. Originnaire d’Italie, elle a vécu au Japon et en Allemagne avant de s’installer aux États-Unis, où elle a obtenu un doctorat avant de devenir professeure, un rôle qui la terrifie. Quand Ali ne travaille pas, elle fait de la course à pied, mange des cake pops ou regarde des films de science-fiction avec son mari et leurs deux chats, qui règnent en maîtres sur leur foyer.

*Retrouvez Ali Hazelwood sur Internet
et les réseaux sociaux (en anglais)*

AliHazelwood.com

X : [EverSoAli](#)

Instagram : [AliHazelwood](#)

TikTok : [AliHazelwood](#)

**Découvrez d'autres romans
d'Ali Hazelwood**

Parus aux éditions Hauteville

The Love Hypothesis, 2022

Love on the Brain, 2023

À paraître en 2024

Aux éditions Hauteville

Love Theoretically

Loathe to Love You

Aux éditions Milady

Bride

Table

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[PROLOGUE](#)

[Première partie. Ouverture](#)

[Chapitre 1](#)

[Un mot de l'autrice](#)

[Remerciements](#)

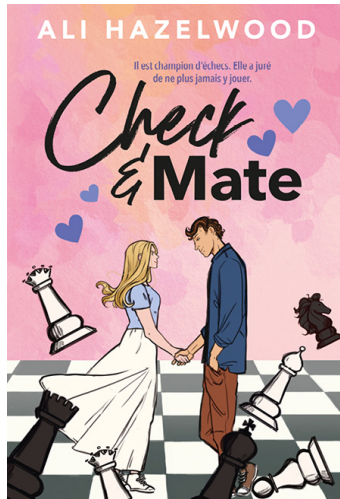
[L'autrice](#)

[Découvrez d'autres romans d'Ali Hazelwood](#)

[Présentation](#)

[Achévé de numériser](#)

Check & Mate
Ali Hazelwood



*Il me tend la main, mais il a déjà les yeux rivés sur l'échiquier.
L'espace d'un instant, je ne comprends plus ce qui se passe,
où je suis ni ce que je suis venue faire là.
Je ne sais même plus comment je m'appelle.*

Mallory Greenleaf ne veut plus jamais jouer aux échecs.
Cette passion a détruit sa famille.
La jeune femme se consacre désormais
à son job de mécanicienne
pour subvenir aux besoins de sa mère et de ses sœurs.
Jusqu'au jour où elle accepte à contrecœur
un dernier tournoi.
Face à elle, Nolan Sawyer, le Régicide,
champion du monde en titre et bad boy prodigedes échecs.
Les coups s'enchaînent entre Mallory

et ce rival mystérieux, exaspérant – et très attirant.
La partie prend alors un tour... inattendu.

Compétition intense,
secrets et tension irrésistible :
une romance addictive, sexy et drôle
par l'autrice de *The Love Hypothesis*.

Cette édition électronique du livre
Check & Mate
d'Ali Hazelwood
a été réalisée le 29 janvier 2024
par Maryline Gatepaille et Melissa Luciani
pour le compte des [éditions Gallimard Jeunesse](#).
(ISBN : 978-2-07-518872-2 – Numéro d'édition : 555554).

Code produit : U51403 – ISBN : 978-2-07-518873-9
Numéro d'édition : 555555

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.